

lapageblanche
septembre/octobre(2004)numéro(33)

l a p a g e b l a n c h e

septembre/octobre (2004) numéro (33)

simple poème <i>Fleur de savane</i> de Philippe Bray	03
éditorial <i>Le beau naturel et le beau artistique</i> par Constantin Pricop	04
poète de service <i>Philippe Bray</i>	06
moment critique <i>À propos de Deleuze</i> par Gina Puicà <i>Matière</i> par Serge Muscat	12
notes de lecture <i>Maurice Audejean</i> par Sophie Bykovsky	18
Ensemble <i>Chaotiques de l'Ordre</i> de Julien Chéron	19
séquence <i>Pays de l'ennemie (suite)</i> de Frédéric Pouchol	30
l'atelier de traduction <i>Trois poèmes de Paul Celan</i>	32
surf de l'été	35
e-poésies Mireille Disdero , Sophie Bykovsky, Claude Hardenne , Yourez, Stéphane Méliade , Pierre Lamarque Serge Marlot, Thierry Brunet, Jackson Warhol	38

S o m m a i r e

Fleur de savane

Yeux éblouis, comme irradiés,
entre deux courants d'air,
l'âme du poète a laissé les étoiles à la nuit.

Il n'est pas un jour qui ne soit une vie,
une vie, qui ne soit un instant à respirer.

Fleur de savane,
fruits sauvages posés sur la table,
accent circonflexe grec,
légère brise au contact de la peau,
je traduis l'intraduisible
en vue de l'hypothétique lecteur accroché à mon cœur.

Philippe Bray
www.philippebray.net

Le beau naturel et le beau artistique

Je crois que de temps en temps nous pouvons nous permettre de reprendre les problèmes des anciens – revoir leurs réponses... définitives, recommencer les méditations, etc.... C'est même souhaitable de ré-interroger les solutions des théoriciens d'autrefois pour mieux savoir nous, ceux d'aujourd'hui, où nous en sommes arrivés...

Le problème du beau naturel vs. le beau des artistes se trouve parmi ceux qui peuvent être dénichés dans les rayons des anciennes bibliothèques. Grâce aux sages d'autrefois, on connaît depuis longtemps les prémisses d'une telle comparaison: le beau naturel est produit par... la nature, l'autre est concocté par les humains; la nature est pleine de splendeurs; les humains sont capables de produire des faibles ressemblances seulement de temps en temps ...

Les deux catégories du beau ont été (sont!) éternellement confrontées dans le but de nous convaincre que la créativité de la nature est magnifique – face aux minces forces humaines.

C'est aussi une occasion d'offrir aux mortels des bons exemples à suivre. La nature nous offre, n'est-ce pas, les plus sains modèles. Que peuvent les objets produits par un artiste ou un autre face à toutes ces aurores diaphanes, toutes

ces montagnes spectaculaires, tous ces impressionnants paysages marins, etc. ?

On peut voir sans grand effort qu'on a ici à faire avec un problème de *réception* artistique camouflée dans une question de *production* artistique. On se dit : comme c'est beau cette fin de journée, comme c'est beau ce paysage de tempête sur la mer – et on pense : voilà comme la nature produit un beau plus beau que celui produit par les hommes...

Dans le domaine artistique, comme dans tout autre domaine, l'intelligence use d'instruments spécifiques, instruments qu'elle construit et adapte au fur et à mesure de ses besoins... L'intelligence artistique s'adapte à travers les ères historiques – c'est peut-être sa qualité maîtresse... La condition du fait artistique est vue aujourd'hui dans une autre complexité et elle suscite une autre vision qu'autrefois. Ces comparaisons entre le beau de la nature et celui produit par les artistes sont donc le résidu d'une pensée qui réduit le fait esthétique à l'acte de création. Dans l'attention de ceux qui font possibles ces « évaluations » compte seulement l'acte de création – les autres éléments de la réalité esthétique n'étant que des détails qui ont pour eux, comme tout détail, un rôle dépourvu d'importance... C'est la vision romantique, d'après laquelle le créateur devient le rival de la nature.

Maintenant on voit dans l'art un complexe de facteurs réunis dans un processus – une machine qui marche – mieux, un calculateur en fonction... L'effet artistique est dû aux mouvements de ces composants et pas à la machine en soi, évaluée du point de vue statique. Ce qui compte c'est le mouvement, pas l'inventaire des éléments.

Nous savons aujourd'hui qu'il s'agit d'un parcours entre un émetteur et un récepteur; que nous sommes encore

une fois impliqués dans un procès de communication.

La parallèle entre nature-créateur-du-beau et la création des humains tient donc à une conception – celle des romantiques, qui ont pris en compte surtout l'aspect création, lequel appartient, à son tour, aux activités de l'émetteur.

En restant à cette conception on peut aujourd'hui constater que façonner une chose ou une autre, comme artiste, ne suffit pas. Cet objet ne devient *œuvre artistique* que en étant communiqué, « consommé », vu par les autres, par une petite ou grande communauté qui donne la dimension sociale, impossible à éliminer, du fait artistique.

Les livres des théoriciens d'autrefois nous présentent une mentalité d'après laquelle dans l'art tout ce qui tient du circuit entre l'émetteur et le récepteur comptait peu pour l'artiste. C'est pas son affaire. Il suffit que l'objet artistique soit élaboré dans les meilleures conditions, que l'acte de création soit consommé... Les « consommateurs » arriveront un jour ou un autre, un futur existant toujours pour les grandes œuvres inconnues...

C'est très correct du point de vue de l'artiste honnête. Mais aujourd'hui une telle théorie a un faible crédibilité. Une œuvre artistique qui n'est pas mise en circulation, le mieux possible dans l'époque de sa création, n'est pas encore une œuvre... On a besoin que le circuit entre le créateur/émetteur et le récepteur soit accompli... C'est extrêmement rare la « récupération » d'une œuvre littéraire bien plus tard qu'elle a été créée... Si elle ne s'insère pas dans son rang dans la filière historique, la récupération est de plus en plus difficile. Et sans qu'une œuvre soit homologuée par les récepteurs, elle reste un objet parmi d'autres. C'est une réalité brutale, triste, mais ça tient de la réalité de la vie artistique. La

vie des arts a mis en évidence très nettement le lien entre la création et son moment historique, a démonté l'absolu romantique en le changeant pour un réalisme très évident.

Quant à la comparaison entre le beau naturel et celui offert par les artistes... La nature ne produit pas de l'esthétique, elle ne fait pas de l'art. La nature... existe ou pas... elle est un fait ontologique qui n'a rien à voir avec l'esthétique, comme elle n'a rien à voir avec l'éthique ou d'autres catégories induites par notre pensée. La nature existe et c'est tout. C'est le récepteur, c'est à dire nous, qui projette sur l'indifférence absolue de la nature des qualificatifs comme le beau, le bien, etc. L'artiste c'est tout le contraire, il suit une intentionnalité, qui veut faire, avec son œuvre, ce qu'il a projeté, l'objet artistique... La comparaison est fautive, et, en fait, impossible. Elle a une justification seulement en ce qui concerne la réception de l'œuvre de l'art : si nous nous construisons une certaine idée sur le beau, on peut la projeter aussi sur des objets non artistiques... L'art nous donne la vision, construit dans nos mentalités une manière de voir et nous la portons au-delà de l'art, sur les paysages de la nature en hiver, par exemple..., qui ne sont beaux ou... expressifs que dans la mesure où nous projetons ces jugements sur eux...

On peut continuer la discussion et mettant en premier plan les facteurs qui favorisent l'image d'une œuvre ou d'une autre, ou avec... Mais tout ça c'est une autre histoire...

Constantin Pricop

é d i t o r i a l

p o è t e d e s e r v i c e

Philippe Bray

J'ai commencé à écrire en 1987 par un récit (j'avais alors 25 ans) au retour d'une expérience (une proposition de gagner un peu d'argent sous les tropiques qui a tourné autrement) vécue en Guadeloupe, j'en ai écrit une dizaine par la suite, issus d'autres expériences (que j'essaie de retravailler régulièrement) puis, je me suis mis à pratiquer la (poésie) un peu plus tard. J'ai continué ce travail en solitaire, sans chercher vraiment à faire connaître mon travail (dans un milieu pas vraiment concerné par la littérature que j'aimais, mais qui eut la gentillesse de m'héberger gratuitement jusqu'à encore il y a quelques années) et sans chercher également à savoir ce qui se faisait avec elle (j'étais satisfait d'en écrire seulement). Ce n'est qu'avec l'arrivée d'Internet (il y a 6 ou 7 ans maintenant) que j'ai commencé à proposer et à donner des extraits de mon travail, à essayer de faire connaître ma production, et à lire, ce qu'on disait de la poésie, lire les poètes qui l'ont pratiquée. Je ne suis pas un professeur de Lettres, je suis autodidacte et j'ai commencé à travailler très jeune «dans la vie active»

mais j'ai eu et j'ai encore des «maîtres d'esprits» qui, par leurs témoignages, dans leur vie, ainsi que par leurs talents dans leurs littératures, m'ont donné assez de substances et de conseils, pour continuer la mienne (tout en me préoccupant de mon quotidien «terre à terre», ce qui prend aussi du temps) dans ce que j'aime le mieux faire, et dans ce qui me convient. Certains de ces «maîtres d'esprits» sont parmi mes poètes préférés et aimés. Mes poètes préférés et aimés sont Goethe, Whitman, Rilke, Novalis, Garcia Lorca, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire et Char, mais je pourrais citer également Maurice Maeterlinck. Je connais mal la poésie contemporaine actuellement publiée, si ce n'est celle que j'ai l'occasion fréquemment de lire sur le net et celle de quelques revues que j'ai eues sous la main, en particulier la revue de «la page blanche» qui a bien voulu me publier. Voilà mon parcours poétique, jusqu'à présent.

Ces dix poèmes font partie d'un ensemble d'une cinquantaine de textes écrits dans la même forme, que j'ai voulu prendre sur le vif, comme dans un journal de voyage qui serait écrit dans des conditions difficile avec une volonté de spontanéité la plus large possible. Ai-je réussi mon entreprise ? je n'ai aucune vraie réponse, en tout cas, j'ai pris plaisir de l'entreprendre et je suis satisfait de le partager avec vous, lecteurs et lectrices.

Amicalement,
Philippe

À la nuit

À la nuit, quelques traînants, à la ville, quand il n'y a plus de soleil, on respire, on vit aussi et on travaille parfois, pour ce qui se consomme au matin; c'est un croissant chaud, un journal ou une lettre postale qu'on aime ou qu'on aimerait recevoir.

Les maisons des poètes sont des lieux publics

Me voici à nouveau sur ce banc, il manque une latte de bois. Plus loin, ils sont en pierre, près du château transformé en musée: c'est l'âge de l'airain, du bronze et du fer, demain sera l'âge d'or...

Sur la grande terrasse, de plusieurs kilomètres de long qui domine la vallée, à l'ombre, dans ce jardin aux arbres et aux fleurs exotiques, prolongeant la forêt, j'ai écrit en 1987, pour la première fois, alors, que je ne l'avais pas choisi ; quand j'aurai quitté ce monde, je voudrais que mon prénom et mon nom soient inscrits sur ce banc, et qu'on casse les statues des généraux qui ne sont pas de vrais chevaliers du nouvel âge: les maisons des poètes sont des espaces et des lieux publics.

1 Mai

Clochette blanche, au premier jour de mai, c'est un bonheur assuré, soit dit en passant, mais j'avoue être dubitatif, en attendant, il y a encore du muguet que l'on ne récolte pas dans les sous-bois de l'Europe. Il est beau au milieu de la nature; je souhaite aux travailleurs de l'Europe entière, mais aussi aux déshérités du progrès technologique, du savoir et de la connaissance, tous mes vœux de bonheur pour l'année qui commence au printemps, et je pense aux gens du voyage qui ne sont pas encore acceptés, parce qu'ils ne sont pas sédentaires depuis toujours ...

La clef des champs

Poupée de son à la porte entrouverte, elle dit toujours non, photographie sans art, caricature de femme occidentale, les regards les plus profonds sont en orient, j'en ai rencontré quelques-uns en occident, au marché de la ville multiculturelle, quand on a rien dehors, on rêve au-delà du possible, dedans est un jardin, il y a les couleurs des fleurs tropicales, des bords de mer que les urbanités n'offrent pas avec un grain de sable. Un grain de folie dans un océan de sagesse, c'est une lumière, un soleil dans la nuit. Les rondeurs et les courbes sont des architectures naturelles: sur les autoroutes sans bosses, toutes plates, les bonheurs sont dans les entournares, sur le chemin de traverse, on y vient à pied, lorsqu'on a la clef des champs, cousue en point de croix.

À la marge de l'hiver

À la marge de l'hiver, les blanches fleurs du cerisier donnent une sensation profonde, il prolonge l'hiver jusqu'au printemps, le blanc, c'est toutes les couleurs en un instant qui se répètent, sensation unique sensitive, sens giratoire qui tourne en spirale tel un tourbillon tropical, à la marge des saisons, des embryons se préparent à notre image ; le temps des cerises est une belle chanson, il devient rouge et se mélange au blanc : c'est alors une rose, à la marge de la saison qui se prépare, qui attend et qui vient.

Au milieu de la mer

Un bûcher de vanités, un roman américain, une poésie française, un poème d'outre-Atlantique, il y a des moments plus ou moins, agréables, instructifs, et éducatifs à passer, certains écrits sont gravés en moi, le moi d'aujourd'hui n'est pas le moi d'hier. Le journal d'un séducteur de sôren Kierkegaard, la séduction a son objet pas toujours défini, au milieu de la mer la terre est aussi belle, elle ne parle pas, elle n'écrit pas, elle est un monde de silence que l'on voudrait parfois, entendre, pour regarder, aimer, et se comprendre tendrement, si possible avec rigueur ...

Des saisons survolent des maisons

Des journées qui passent, les saisons survolent les maisons, un jour, c'est une heure, une nuit, c'est une minute, toujours marcher, ne pas se retourner. Dans ces bars que je ne fréquente plus, les fruits ont reposé, c'est des couleurs alcoolisées, une cerise, une framboise pour tenir compagnie et parfois oublier. Revenir, gommer, passer. Il est des pétales de fleurs qui arrangent les costumes du dimanche, et des arcs en ciel, en vue de toujours plus de solitudes. Revenons en nous même, ne plus avoir peur de rien, juste de s'ennuyer. Sur ces nuages blancs, le temps se couvre de gouttes transparentes, on voudrait, alors, être nu, et ne plus voir, autour de soi. Abeilles au cœur du nectar, chasse aux papillons: ils ne durent qu'un instant. Aube du jour, perles de rosées, il y des jours où on se demande, c'est quoi un homme, et si c'est toujours, amoureux.

Dans les périodes bleues et roses de Pablo Picasso

Dans les périodes bleues et roses de Pablo Picasso s'entassent en nos mémoires des impressions non closes, l'oeil interpose toutes les proses que nous avons aimées, c'est un trait de caractère, une phrase soulignée en pointillé, un point d'interrogation, trois points d'exclamation ou de suspension qui reviennent d'une fouille archéologique que nous avons entreprise, retranscrire des souvenirs, les faire partager ; éternel printemps, tu es un magicien !

Se souvenir des belles choses

Se souvenir des belles choses, quelque chose de sensible, quand je revois la photo de communion, j'étais un ange, maintenant, je n'aime pas mes photos, regarder les étoiles dans de grosses lunettes, prendre par la main un enfant, lui montrer le chemin, conduire une automobile décapotable le long de la côte d'azur, gravir une montagne, cueillir une marguerite, aimer, un peu, passionnément, à la folie ; le sujet est une clémentine, on enlève la peau orange, la chair est crue, le jus coule entre les doigts, on se tache la chemise parfois, mais, on aime la placer entre les dents, la mâcher, puis, la conserver quelques instants, dans la bouche, afin de la savourer: elle est biologique.

Un Congo blanc est devenu un Zaïre noir

Usine désaffectée, fraternité déshumanisée, au nord d'un pays nommé France, dans des fonds terriens, des gueules noires ont été des frères, au sud, il y a dix ans, des blancs portant cravates avec de beaux costumes et de belles paires de chaussures ont vendu des joujoux de neige et laissé aller le génocide des tribus noires: Rwanda. À côté, un Congo blanc est devenu un Zaïre noir, Mobutu ami des puissants Européens ; il faut parfois oublier, pour penser qu'il existe des poésies noires et blanches : témoignage d'un amour présent, qui n'est pas une chimère, réservée à une élite, blanche de peau.

Au son du violon

En Irlande et au pays de Galles, des balades au son du violon, en Angleterre, des airs de cornemuses que j'aime entendre. À la lumière des bougies, tout s'éclaircit, les contours des visages sont apparents, l'art de la boxe n'est pas de donner des coups mais d'esquiver ; vers l'âge de 12 ans, je l'ai appris à mes dépens, dans la cour de récréation. À la frontière du Rhin, deux pays séparés par de l'eau; j'ai deux amours, mein länder und Paris, en souvenir de Joséphine Baker: première perle du music-hall et star noire de l'histoire.

Philippe Bray

p o è t e d e s e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

À l'affût des singularités, Deleuze et son « devenir-autre » de la langue

En traduisant l'autre jour en français l'essai "Juger les préjugés" de Constantin Pricop (écrit dans sa version originale il y a presque 15 ans), j'ai été ressaisie avec l'auteur de cette évidence incontournable, *devenue presque un cliché*, ce qui n'enlève certes rien à sa validité : une grande (et vraie) œuvre ne peut être *que* singulière et irréductible. Cela étant, l'on ne peut actuellement que se réjouir des succès enregistrés par la critique et la théorie littéraires (entre autres). Ces dernières, en effet, n'ont cessé depuis plus d'un demi-siècle de perfectionner leurs instruments, d'affiner leurs méthodes, soucieuses qu'elles étaient de saisir au plus profond des œuvres littéraires leur singularité, voire leur étrangeté essentielles. Et même si aujourd'hui on a l'impression d'assister à un retour des visions anciennes sur la littérature (la lecture des textes littéraires à travers des perspectives globales et extérieures

– idéologie, contexte historique, biographie –, courant venu d'outre-Atlantique), la conviction (puisque conviction il y a) que l'essentiel d'une œuvre littéraire réside dans son unicité irrépétable est de plus en plus répandue. Et cette conviction a une histoire.

Dès la fin du XIXe siècle (parmi les élites artistiques), avec de plus en plus d'insistance au cours du XXe quand eurent lieu les révolutions esthétiques et idéologiques que l'on sait (pour ne citer ici, pour ce qui est de mon propos, que la Philosophie de la Différence continuée aujourd'hui par le déconstructivisme ; les nouvelles écritures – dont la nouvelle critique –, et plus généralement parlant tous les mouvements d'avant-garde), on a assisté et on assiste à une valorisation patente du *singulier*, de l'*atypique*, du *marginal*, du *minoritaire*. L'attaque contre le Logos classique en philosophie, contre le sens univoque et immuable, contre la norme esthétique et idéologique en tant que valeur centrale et unique a eu le mérite de modifier, élargir, dé-centrer le regard que l'on portait sur le fait artistique. L'horizon de nos représentations a ainsi été beaucoup enrichi.

On comprend dès lors que philosophie et littérature ne se sont pas quittées d'un pas au cours de ces dernières décennies (elles ne l'ont d'ailleurs jamais fait). Au cours de cette évolution, néanmoins, leurs rapports se sont bornés la plupart du temps à une simple influence (de la philosophie sur la littérature), non des rapports d'interaction. En effet, alors que, dans ces décennies-là, les *sixties-seventies* notamment, les approches de la littérature se renouvelaient (et vieillissaient) à une vitesse vertigineuse, la philosophie, non moins dynamique, voire dynamitarde, s'acharnait elle aussi à

changer de peau. L'heure était au combat entre défenseurs et adversaires de la métaphysique dont on avait depuis quelque temps commencé à déplorer ou célébrer le "démantèlement".

Au cœur de ces débats, mais sans vraiment y participer, car son enjeu était tout autre, s'est retrouvé le philosophe Gilles Deleuze. Sa contribution dans la conquête de/par l'unique-singulier-étrange, etc., dont il est question dans cet article, compte parmi les plus décisives. Ayant commencé sa carrière en tant qu'auteur d'orthodoxes ouvrages didactiques, d'ailleurs essentiels dans l'histoire de la philosophie, dédiés à Hume, Nietzsche, Kant ou Bergson, Deleuze finit, très vite, par se lancer dans la création de sa propre vision philosophique. Vision qui devint de plus en plus personnelle, singulière, notamment du fait qu'elle vint justement se placer à proximité de la littérature qu'elle interrogea au même titre. (On peut dire la même chose de Jacques Derrida). Et c'est ici que Deleuze se démarque de ses congénères, dans cet appel constant, à partir d'un certain moment, à la littérature.

L'ambition de Deleuze (et son originalité) n'est pas d'appliquer à la littérature des schémas puisés dans la philosophie, mais d'*apposer au discours épuisé de la philosophie ce dehors rafraîchissant offert par la littérature*, une certaine littérature (voir, par exemple, entre tant d'autres, ses études "Sur quatre formules poétiques qui pourraient résumer la philosophie kantienne" et "Un précurseur méconnu de Heidegger, Alfred Jarry"). Il s'agit, dans les intentions et les actes philosophiques deleuziens, d'ausculter notamment les œuvres qui se réclament d'une *minorité* "bâtarde", étrange et étrangère, à l'encontre du "délire de domination". Et cela afin de sauvegarder le propre et l'intime du littéraire et de

ressourcer tout à la fois le discours philosophique lui-même, par la création de nouveaux concepts. Qu'est-ce à dire ? Notons avant toute chose que Deleuze ne s'attache pas aux œuvres dont style, position dans l'histoire littéraire ou autre soient consensuels, lisses, droits, achevés, centraux, stables. Sans pour autant que les auteurs de ces œuvres choisies par lui ne soient pas des "classiques" (Proust, Sacher-Masoch, Lewis Carroll, Kafka, Melville, Alfred Jarry, Bartleby, Beckett, Gherasim Luca, etc.). Ces écrivains sur lesquels Deleuze jette son dévolu s'échappent de l'histoire en quelque sorte, car ils représentaient un "peuple" mineur, opprimé, en devenir continu ou simplement... à venir, peuple qui ne trouve son expression que "par et dans l'écrivain". La question est complexe et touche à des aspects qui ne peuvent retenir davantage notre attention ici. Ce qu'il faut par-dessus tout souligner (encore !) maintenant c'est cette propension au minoritaire et au singulier, à l'*autre*, au mépris du général, du central, du *même*, etc., qui anime la pensée deleuzienne. Tout cela sans que le débat prenne chez Deleuze (unique-ment) les couleurs du politiquement correct (ou alors, si oui, ce n'est pas là la question essentielle).

Certes, comme je le rappelais plus haut, les rapports de la philosophie deleuzienne à la littérature sont constants et consistants, de même que l'inverse, le philosophe étant devenu un incontournable des discours critico-littéraires d'aujourd'hui. Les références à certains de ses concepts tels "*rhizome*", "*schizo-analyse*", "*machines désirantes*", etc., etc. sont aujourd'hui des plus fréquentes, signe que l'on est à la recherche de ces singularités que Deleuze poursuivait sans trêve (à moins toutefois que cet engouement ne soit pas simplement une

question de mode).

Ouvrage des plus explicitement et intimement en rapport avec la littérature, constitué d'études initialement publiées séparément, *Critique et Clinique* (Les Editions de Minuit, coll. "Paradoxe", 1993 – dernier livre anthume de Deleuze qui est mort en 1995) s'attache particulièrement à illustrer ce qui vient d'être exposé dans les lignes ci-dessus. Je me borne ici à une seule problématique, à savoir celle du style, essentielle dans l'ensemble de l'ouvrage.

À partir d'un mot extrait du *Contre Sainte-Beuve* de Proust, mis en exergue, "*Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère*", le philosophe démontre *a contrario* l'inanité de la démarche qui est celle de la plupart des écrivains de tous temps et qui consiste à aspirer au bien-écrire dans son sens le plus courant, sans manquer en rien aux règles de la syntaxe traditionnelle (par exemple).

Or, la perfection classique, digne, pour ce qui est du français, des XVIIe et XVIIIe siècles, relevant d'un "génie de la langue" (vu et voulu par Rivarol au XVIIIe comme le propre du français et modèle universel de clarté et d'ordre, rétif à toute nouveauté, et partant à toute originalité individuelle), ne peut plus trouver de place aujourd'hui. D'ailleurs, quiconque apprendrait à ce jour une bonne technique scripturale classique réussirait la performance d'un pareil "grand style", d'une telle *langue*. Tandis que les grands écrivains, au contraire, feront appel aux "moyens inadéquats", forgeant ainsi une *nouvelle langue*. Citant Andrei Biely, Deleuze nous signifie que cette *nouvelle langue* est une recherche, un devenir balbutiant, bégayant (voir certains poèmes de Gherasim Luca,

entre autres) de la langue, saisi *in actu*: "*Le lecteur ne verra défiler que les moyens inadéquats : fragments, allusions, efforts, recherches, n'essayez pas d'y trouver une phrase bien léchée ou une image parfaitement bien cohérente, ce qui s'imprimera sur les pages sera une parole embarrassée, un bégaiement...*" (pp.142 – 143 ; toutes les citations sont extraites de *Critique et Clinique*).

Chaque écrivain doit donc créer sa propre langue. Cette création de langue peut se réaliser par la création d'une nouvelle syntaxe, une syntaxe inhabituelle, toujours en train de se faire, qui fasse sortir la langue hors de ses "sillons coutumiers", qui la fasse délirer, afin qu'écrivain et lecteur soient tout à la fois enfoncés / jetés dans / hors de l'univers scriptural. Appliquer à la langue-standard des traitements variés et "créateurs", faire bifurquer le discours, le dévier, le reprendre, le déstabiliser, le faire fuir, le défaire... Tout cela, tout ce déséquilibre (exigé pour des raisons bien profondes) afin que l'on atteigne jusqu'aux limites du langage, où l'on puisse enfin entrer en possession de visions éclatées avoisinant avec la musique et les couleurs, ou bien avec... le silence, avec cet "*autre livre qui ne s'écrit que dans l'âme, avec du silence et du sang*" (p. 95). On est là, n'est-ce pas ? loin du domaine de la virtuosité formelle, de l'"artisanat" littéraire, au caractère achevé auquel aspirent bon nombre d'écrivains de nos jours encore. Quoi qu'il en soit, ce penchant pour des zones parfois indicibles du littéraire conduisit les contemporains de Deleuze à croire que celui-ci opérât un retour à la métaphysique. Peu importe...

Langue, style, langage. Voilà des catégories qui ont dû subir au XXe des modi-

fications radicales. La *langue*, dans le sillage de Saussure, a été rapprochée de la norme, et sentie comme “discours au pouvoir”, entrant dans un rapport de dichotomie avec la *parole*, “discours en action” (Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Seuil, 1998). Quant au *style*, il a lui aussi sérieusement été remis en question, à partir des années cinquante et remplacé par l'*écriture*. Pris dans sa démonstration, Deleuze, lui, bouleverse justement ces concepts. Ce faisant, il sauve carrément deux d'entre eux, à savoir celui de *langue* – sortie froissée à la suite des débats car on (Barthes) en était arrivé jusqu'à l'accusation de... fascisme à son endroit du fait qu'elle supposait et suppose des normes, des contraintes, qu'elle était et est élitiste et enfermée dans le système, etc. – et celui de *style*, dont le seul nom évoquait des réalités littéraires fort réactionnaires, très “vieille école”.

Vite dit, Deleuze parle de langue tout court (comprise dans son usage majoritaire, de langue nationale, maternelle, etc.) et de langue dans son usage “minoritaire” qui n'est autre que le résultat de l'entaille stylistique, de la griffe de l'écrivain, qui crée la “langue étrangère dans la langue”. Le style de l'écrivain doit être tellement *étrange*, défamiliariser à tel point le lecteur que la langue elle-même s'en ressent. D'où cette confusion, cette superposition deleuzienne de la langue et du style. Autrement et plus précisément dit, Deleuze ne limite pas le style à l'aire sémantique qu'il avait jusqu'alors, car il en fait l'équivalent de la langue, avec cette précision (encore !), de “langue étrangère dans la langue”. Parce que, effectivement, un grand écrivain n'a pas simplement un style original, mais, par son style *étranger* à toute norme, il crée une nouvelle langue dans sa langue nationale ou d'emprunt,

d'adoption (celle qu'il a choisie pour écrire comme, par exemple, Gherasim Luca et Samuel Beckett pour les français).

La conception deleuzienne ainsi comprise, on peut se demander (rhétoriquement) : Proust écrit-il dans la langue de Voltaire? Ou Beckett, ou les nouveaux romanciers, ou...? “*Ce que fait la littérature dans la langue apparaît mieux : comme dit Proust, elle y trace précisément une sorte de langue étrangère, qui n'est pas une autre langue, ni un patois retrouvé, mais un devenir-autre de la langue, une minoration de cette langue majeure, un délire qui l'emporte, une ligne de sorcière qui s'échappe du système dominant.*” (p. 15)

Avis aux intéressés !

Gina Puică

Matière

Le simple fait de jeter quelque chose dans la poubelle m'a toujours fasciné. La poubelle n'est pas pour moi une destination-terminus, mais plutôt un lieu de passage et de transition. Elle est le début d'autre chose, l'ouverture sur un monde de transformations qui la plupart du temps restent invisibles au commun des mortels. Car que peut-il bien se passer, que peut-il bien advenir de ces objets une fois jetés dans la poubelle ? Tout au long de mon existence, j'ai jeté un nombre incalculable de bouteilles et de flacons en plastique ou en verre avec la sensation que cela ne s'arrêterait jamais, de faire un geste irrémédiablement voué à se répéter jusqu'à l'infini ; un peu comme si je buvais une tasse de thé qui resterait toujours pleine.

C'est ainsi que si j'ai eu très tôt l'intuition de ma finitude, j'ai par contre la sensation d'éternité lorsque je regarde la matière de ces objets divers qui finissent toujours, un jour ou l'autre, dans une poubelle grande ou petite. La simple pensée du recyclage sans fin de la matière qui prend sans cesse des formes nouvelles avec ou sans la main de l'homme me plonge dans des réflexions abyssales. Je ne peux m'empêcher, lors-

que je regarde les choses, d'anticiper leur fin et de voir le moment où elles finiront par être recyclées. De la simple bouteille d'eau minérale jusqu'aux lointaines étoiles des galaxies, la matière, que l'on dit pourtant inanimée, semble être traversée par une force vitale. Car si sur terre l'homme transforme la matière pour fabriquer des outils, dans l'univers la matière se transforme sans l'aide de quelque humain. A observer l'infiniment petit comme l'infiniment grand, j'en arrive souvent à me dire que la vie n'est peut-être pas l'exclusivité de la biologie. L'exploration de la matière nous réserve probablement bien des surprises...

Sur une tartine de confiture, je mange une parcelle des étoiles, lesquelles m'aspireront à leur tour. Qui donc, mis à part quelques savants ou philosophes éclairés, fait ce va-et-vient de l'atome au cosmos ? Empêtrés dans leur vision au ras du sol, les hommes ne voient pas plus loin que le prochain feu rouge d'un carrefour. Et encore sont-ils enclins à le brûler pour ne pas rater un match de football diffusé à la télévision. Le ballon comme obus et le pied comme canon. Heureusement très rarement des morts sur le rectangle de gazon.

Matière

La matière, donc. Tellement envahissante que tout semble passer par elle. Dès que j'ouvre les yeux, c'est sur elle que mon regard se pose. Bien plus que cela : c'est à partir d'elle que je vois. Je comprends mieux, à présent, les propos d'un mécanicien qui disait en prenant un vieux morceau de ferraille dans sa main : « c'est de l'or en barre ! ». Travailler la matière et en percer ses secrets nous mènera peut-être vers des horizons que notre entendement actuel ne peut même pas entrevoir. Et jeter un objet quelcon-

que dans la poubelle m'inspire presque toujours un certain optimisme. Du recyclage de cet objet, je me dis qu'il en jaillira un autre plus perfectionné, plus parfait, dans une continuité qui semble être sans fin.

Au commencement était le verbe. Mais sans l'outil la parole serait vaine, comme un homme criant dans le désert. L'homme lui-même est un outil. Un outil imparfait qui, pour survivre, a besoin de créer d'autres outils. Le monde est une gigantesque boîte à outils ; des outils qui communiquent entre eux pour progresser vers toujours plus de complexité.

L'essence du progrès se trouve dans le fond de la poubelle. Tant qu'il y aura dans l'univers quelque chose plutôt que rien, la poubelle sera l'unique destin de l'humanité.

Si j'avale un morceau d'étoile lorsque je mange une tartine de confiture, je m'habille également de végétaux décomposés et j'embrasse ce qui fut jadis une partie du soleil.

Ainsi lorsque je regarde ou prends un objet dans ma main, mon esprit sombre dans une pensée labyrinthique en essayant de retracer les diverses étapes de ce que fut cet objet avant d'être ce qu'il est à ce moment précis. Et durant ce défilé d'images comme un film en accéléré, j'en arrive toujours à remonter aux origines. Que fut cette matière au départ, avant qu'elle subisse toutes ces transformations ? D'un simple objet, de compréhension au premier abord facile, j'aboutis à des questions obscures et sans réponse. D'un simple objet de la vie ordinaire et quotidienne, je débouche sur des considérations philosophiques dont les conclusions me restent inconnues.

Qu'advient-il après ma mort ? Me retrouverai-je dans un tube de colle ou dans un combiné téléphonique ?

Lorsque je vois les poubelles alignées dans la rue, je pense souvent à un de mes anciens professeurs qui fouillait fréquemment ces réceptacles à détritrus avec l'espoir d'y trouver quelque livre rare.

Serge Muscat

*m o m e n t
c r i t i q u e*

n o t e s

Ces deux textes sont de Maurice Audejean (1952-2001). Berger en Camargue, amoureux de la poésie, il admire René Char et se lie d'amitié avec lui. Devenu instituteur à Châteauroux, il s'adapte mal à la vie citadine et s'installe en milieu rural, à Issoudun, puis dans un village isolé des Alpes. Il meurt à 49 ans, laissant à sa femme et à ses deux enfants ses derniers poèmes, écrits à l'hôpital.

S. Bykovsky

Je cherche ce qui n'existe pas. Je chante ce qui n'a pas de nom.

J'ai une grande réserve de soleil levant.

Terre de la très douce étrangeté à soi.

Cette pluie nous fait une respiration plus douce, le soleil lui-même coule vers les prés.

L'eau coule, bouche ouverte.

Au singulier, il y a tout le pouvoir du mot.

Front, à petits coups répétés, pour franchir l'appartenance.

La vie cristalline, la vie rosée, où s'appuie la patience.

La vie comme un peu d'eau guérie, échappée du réel.

Sous la neige aux petits yeux brillants, se rassemblent les fous.

Pour dire notre vie.

Je ramasse des feuilles

Je trie quelques images

Je descends et remonte

Je marche dans les bois

Et j'accroche ma branche

Au nid que tu as fait.

Je n'ai rien d'autre à faire

Que rester à l'écoute,

Retenir la liberté

En coulées profondes.

n o t e s d e l e c t u r e

Chaotiques de l'Ordre

de Julien Chéron

La Réalité,

Mon

Souffle

La Réalité, Mon frère, Ma sœur, mon Souffle,

et tout ce que j'ignore.

Installez-vous où vous étiez, écoutons nos souffles dans le vacarme du Silence.

Oui, c'est cela, faites comme bon vous semble, chacun à votre inconfort. Desserrez ou repliez vos jambes, oui, c'est cela.

Maintenant, laissez-moi me taire et recevoir.

Me taire.

Recevoir, ce que nous avons toujours su.

Ce que nos sens nous disent, ce que nos cerveaux analysent.

Me taire et...

Quel est donc ce souffle, cet air que j'entends comme vos surdités ?

O Violence de la conscience qui décortique l'anatomie jusqu'au spirituel, je suis paralysé !

J'étais...

Tu as toujours su que...

Que j'étais...

J'étais paralytique, je suis paralysé. En plusieurs paragraphes mais une seule posture.

A qui le monde paraît dingue est dingue, à qui le monde paraît incohérent est incohérent, incohérent de régularité, cercueil parfait des inachevés. Qu'on lui retire son nom, n'est-ce pas ce qu'il demande à force de nous contredire ?

Il nous contredit pour être *compris*. Malheur à ceux qui l'oublie dans leurs semblables quantitativement persuasifs !

O malheur, ô bonheur !

Hauts tous les deux dans ma bassesse vagissante !

Et dire que, Monde, je n'ai fait que rougir quand tu m'as jugé.

Comme je suis jeune je m'identifie à toi, Monde, et je suis fier d'être sorti de mes rougeurs, d'être blanc.

A peine cela entendu par mon âme, ton jugement me contredit encore. A mon tour il faut que je juge mes Frères, mes Sœurs, comme un Souffle jusqu'à rougir de nouveau, car je ne suis pas un Souffle. Qu'y a-t-il après ? Qui ? Quoi ?

Reposons-nous, repartons en arrière. Attrapons les racines des rougeurs, Frères, Sœurs, tous en Souffle contre le Souffle !

Il me dit que je joue bien avec ses maux, en me maudissant. Je baisse sa culotte à avoir peur de moi-même. Mais il faut avoir peur de soi-même !

Il me maudit en me contraignant à me faire l'apôtre de ma propre mythomanie déglinguée, au milieu des déglingués qui insultent ce qui les dépasse.

« Petit humain qui me caresse, ne fait pas la morale à tes frères. En faisant cela, tu me fais la morale, et je ne t'entends pas, non par sentiment réfractaire, mais parce que je n'ai pas de sentiment. C'est toi qui entends, c'est toi qui le dois, pas moi ! Tu as l'impression d'être parvenu jusqu'à moi parce que j'ai posé l'ongle sur ton cœur,

petit humain. Bientôt tu auras l'impression que nous nous sommes rejoints, toujours aussi petit humain, petit humain. Et après... Non, petit humain, tu es le créateur inconscient de ton existence »

Mais, le Monde ponctue ses discours comme ceux d'un humain aux mains de trop forts sentiments !

Que cela veut-il dire ?

Juste que son interprète s'identifie.

Bah !

Laissons souffler le Souffle.

Les déglingués insultent ce qui les dépasse, et ils ont raison ! Les déglingués sont parfaits.

« Ton inconscience t'entoure, prends garde à ta soif de Vérité, car elle se dérobe à ceux qui veulent vivre, et tu veux vivre, petit humain »

O souffle !

Es-tu l'univers du monde, le monde de l'univers, l'univers, le monde ?

Es-tu au-dedans ou au-dehors ?

Es-tu la fontaine de mon esprit ?

Fontaine de l'esprit... n'est-elle pas sublime cette poésie ? Cette poésie qui est la Noble Vie, celle *des vies*. Poésie qui n'a aucun autre pouvoir que l'écoute fine. C'est la guerre invisible que cette poésie. Est-ce toi ou moi qui me le dicte ?

Ce n'est plus important, j'ai oublié, j'ai oublié comme je ne cesserai plus jamais de l'entendre.

Frère, méfie-toi de mes mots, ce sont les miens, ne t'en condamne pas, protège-t'en avec l'analyse pure. Ce sont des mots de vivant, d'un tout jeune mourant qui parle de l'éternel.

Comment oserais-tu les prendre sans en douter, toi qui n'es même pas vivant comme je le suis – comme je crois l'être – comme tu veux croire que je le suis – ?

De l'air enfin !

De l'air statique à la place du souffle qui m'étouffe !

Tempête incendiaire, semblable au torrent des cascades

Je ne me comprends plus moi-même

J'écris par éclairs les métaphores inconscientes qui me révéleront
Puis m'enverront aux aînées qu'elles auront enfantées
O Souffle ! Epée parmi les poignards !
Réconcilie-moi avec mes charognards !

C'est parce que nous sommes ennemis que nous sommes frères, Frère. Remercions nos conflits sans nous assassiner, là réside le Pardon.

Mais ne m'écoute pas, frère. Je t'en conjure comme le respect.

O Souffle océanique qui m'enflamme d'argiles inconsolables ! Je ne peux te contenir, j'écris pour me soulager, pour recommencer à dialoguer avec toi. La solitude et l'enfermement te rendent impossible à vivre, Monde !

Monde du Souffle

Souffle du Monde
Peu importe ton nom
Tu n'en as pas

Il a disparu avec mon ancienne paralysie.

Tu m'as ouvert les yeux sur ton engrenage parfait, même dans ses moments effroyables, et j'en pleure chaque nuit. Tu m'as ouvert les yeux sur mon impuissance, mon vrai Pouvoir. Je ne suis qu'un récepteur, un vase torturé sans fond. O c'est terrible d'ajouter la Conscience à la Raison !

Mais c'est vrai.

Loin de mes frères, c'est vrai.

Le vrai est faux au royaume du mensonge, il faut se maquiller, et *naturellement* je me maquille, parce qu'il ne faut rien leur dire d'autre qu'entendre leurs surdités aux abois. Il me faut apprendre à ne pas les juger, il me faut conquérir la Sagesse magiquement neutre. Et pour l'atteindre, pourtant, j'ai l'impression qu'il faut que je les juge... Que je les condamne avant qu'ils ne meurent. Je ne mérite pas d'être entendu, mais je n'ai pas le droit de rester dans l'anonymat.

Il faut que je ne sois pas entendu dans la lumière

Il faut que je ne sois pas entendu sur le socle ou/et l'estrade
 L'ombre m'irrite les yeux maintenant
 Parce que je ne fais plus qu'y consumer mon Incendie par avalanches verbales.
 Mais Frère, laisse-moi t'anticiper,
 Je n'en retire aucun plaisir, aucun orgasme
 Je ne suis plus le paralytique que tu es
 Et c'est moi, Souffle, qui te juge

Vase torturé sans fond, que de violence !
 Comment se fait-il que tu n'explores pas ?
 Serait-ce le signe du Martyr ?

Dans la voile des galères masculines le Souffle fait des formes

Allons un peu plus là-bas, entendre ce qui y grouille !
 Allons, aussi vite que le Souffle dont le mot, déjà, ennueie les enterrés...

Allons, Souffle, déterrer les âmes spoliées, s'il y en a !

Ma Sœur,
 Toi qui as la voyance de l'aveuglement de ton Frère
 Tu m'as dit à maintes reprises ce que j'allais être
 Tu es formidable,
 Ma Sœur,
 Ne change jamais
 Mais ne m'écoute pas trop
 Ou bien le monde te punira – comme il m'a puni – de l'avoir défié
 Ou pire : tu te puniras toi-même d'une nouvelle naissance
 D'un souffle nouveau
 Qui enterre de nouveau, par son nom omniprésent – omniscient –
 Ceux qu'il doit enterrer

Continue ton chemin jusqu'à la chanson de ton Destin comme le berger l'étoile de
 son guide entre les massifs blancs, turquoise, noirs et froids.

La Réalité,
 Ma Sœur,
 C'est que je te remercie d'y sentir le *magique*.

La voile fond sur elle-même, quelqu'un la décroche
 Il n'y a plus de Souffle

Il s'est en allé comme est arrivé l'ennui des galères masculines !

Tout autour, rien qu'un décor
Peut-être du bruit
Mais une couleur surtout
Qui glace le bout des doigts
Du berger des hauts plateaux
Qui avance dans le Tourbillon
Tiens ! Un nouveau nom ! Un nouveau nom pour l'ancêtre et la curiosité renaît !

Attendons la fin de la surprise et replongeons dans la béatitude

Bleu, Bleu pâle, ta couleur est plus qu'une couleur

Elle est née dans l'esprit, a jailli de sa fontaine
Nous avons changé d'univers
Frères !
Nous avons froid, et pourtant je ne fais qu'écrire dira l'analytique
Et pourtant vous ne faites que lire, dis-je

Mais vous avez froid

Car vous l'êtes !
Froids, hermétiques, face à mon énigmatique flot de Vérité
Aux mots simples et aux sens complexes
Comme les Sens et la Conscience
Et je le suis, moi aussi, froid
Mais froid de vertiges
Froid de Souffle

Ensemble, nous ressentons cette menthe froide qui impose toutes nos certitudes
Et nous fait, et nous fait,
Et nous fait, et nous fait, et nous fait, et nous fait, et nous fait

Rayer le disque

Ultime battement de cœur

Ensemble, nous nous enivrons de cette neige bleuâtre aux enzymes dont la course folle nous entraîne et entraîne, et entraîne, au plus profond des danses stellaires, des Joies crépusculaires, Divines et Diaboliques parce que nous voudrions y rester comme juste au moment de la mort, bref et infini

Cela nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait, nous fait

Cela nous fait

O grand Souffle mentholé !

Cela nous fait frissonner

SOUDAIN !

Terrestre

Aériens

Folie décamisolique aux Camisolés

J'étais un prisonnier
 Me voilà vagabond
 Désormais, je ne me sens apaisé que lorsque j'entends la Nature murmurer violemment :
 « Me voilà, Vagabond ! » me dit-elle quand elle vagabonde dans ma marche.
 Lorsque ma solitude est trop dense pour mon corps si faible
 Je m'en vais me noyer dans les hommes
 La noyade, ce divin réconfort !
 Je connais le mensonge des pauvres
 Ils mettent le Salut sous clef !
 O clocharde ! Nous avons valsé ensemble,
 Vous, Dame digne ! Digne de me réduire, indigne de vous grandir
 Avec moi, paralysé par la compréhension, indigne de vous laisser croire à votre éclipsante Grandeur !
 Nous avons valsé ensemble
 Dans vos insultes et mon silence
 A quelques mètres l'un de l'autre
 Pour quelques mètres, à quelques mètres
 L'un de l'autre !
 Dans les hommes, noyé, je trouvais le réconfort de ne plus être un homme tout à fait.
 La Nature était loin, il y avait trop d'hommes, trop de difformités.
 Le ruisseau matinal ne caressait plus que ma nostalgie, que j'avais déjà oubliée.
 Mais l'Antre de Dieu m'a refusé !
 Ses Saints me narguaient dans leurs tombeaux aussi humbles qu'un orgueil infini !
 Son architecture et mon cerge insolent
 Qui luisait toujours après la Valse
 Dieu m'a refusé
 Il m'a dit : « Pas encore, Pas ici, Va ! C'est là-bas que tu me reviendras ! »
 Et je suis revenu à lui, à mon cerge, réduit mais toujours lumineux, comme mon âme éprouvée par une matinée à nager dans les pauvres cruels, et les pauvres doux.
 « Appelle-moi, le Sénateur ! » m'a dit l'un d'entre eux, comment pouvais-je le contredire, il en avait les yeux... ?
 Quel magnifique et pur pouvoir que celui de ceux qui n'en ont pas !!

Je suis schizophrène
 Non tu n'es pas schizophrène
 Je suis fou à lier
 Non j'ai la raison déliée
 J'ai la raison consciente
 Je ne suis fou à lier
 Que pour les fous à lier

Avant encore, de vivre ce prélude, j'ai pleuré sous les assauts de la Vérité. Elle m'a fait trembler de tous les sentiments, s'est offerte à ma conscience, en la déchirant

dans l'univers. « N'explique pas ! m'a-t-elle dit, avant de reprendre son souffle sépulcral, N'explique pas ! Dis ! » Alors j'ai voulu dire, et j'ai pleuré. Je suis parti me reconforter en affrontant, dans le froid dehors, la nuit. En affrontant, dans le froid dehors, mes peurs. En m'affrontant, dans le froid dehors. Mes larmes avaient presque disparu, et la Nature me renvoyait cette moiteur en me faisant marcher dans la boue. Comme pour catalyser la fréquence de mon ascension spirituelle, je reçus les faisceaux violents d'une voiture en plein-phares. J'essayai de les regarder, mais finis par baisser la tête et détourner les yeux. L'automobiliste se mit en feux de croisement au dernier moment, mais j'avais encore la tête et les yeux préoccupés par ce qui avait disparu si vite. Je fis le parallèle entre la Vérité et les Phares, qui s'étaient dévoilés au moment où j'étais le plus aveugle. Peu après, il se mit à pleuvoir, comme j'avais pleuré. J'avais pensé la Nature, comme la Nature est ma pensée. Elle me le fit savoir quand je passais sur le pont, conscient de ma conscience, en faisant entrer le tintamarre du ruisseau à l'intérieur de moi, pour me faire prendre conscience de mon inconscience. Elle n'a fait que me dire en musique « C'est Moi qui dirige ! C'est moi qui orchestre ce que tu chantes ! »

Je suis fou à lier
Non j'ai la raison déliée

Le plus étouffant

Est-ce le flot ou l'étincelle qui nous enterre le plus ?
De culpabilité ou d'ennui, les deux nous enterrent
N'ajoutons pas la ruse, qui nous étouffe de mensonges auxquels les âmes qui n'ont pas le sens de la Vérité succombent en hordes barbares jusqu'à s'élever vers le plus bas possible.

Le plus bas, Possible

Mais le bas, le bas, que je connais maintenant et d'où je reviens, je le regrette et le hais. Je le regrette parce que le firmament des surfaces est un orage solaire où j'ai trop ma place pour y être à l'aise.

Je le hais parce que je le regrette.

Je suis en bas du haut, et je le hais pour ça. Mais « haine » n'est qu'un mot, cela pourrait tout aussi bien être n'importe quel autre mot. Tout est possible dans le Royaume du doute absolu.

Doute Absolu

C'est l'extrême cohérence, celle qui échappe aux hommes, celle qui m'échappe et que j'entends battre contre le noyau de mon âme.

Là-bas, trop ici, on y est ensablé par le vide

On ne sait plus rien et on ne doit plus rien savoir, on ne peut plus rien savoir.

Sauvons-nous en y restant toujours !

Faisons du flot l'étincelle

En attendant l'envol, toujours retardé, comme le plus long et lent des ressorts

L'envol sera planétemporel !

L'envol

Trop tard.

Guérison temporaire

Les sens nous guérissent comme ils nous déconstruisaient.

Il fait chaud, dans ce noyau terrestre des surfaces, mais sans nos sens, nous avons toujours froid, le Souffle nous damne, nous jalouse, nous hante, il est exclusif, comme nous l'étions sous nos scaphandres *joyeux*. Mais lui n'a pas de scaphandre, il n'a pas à naître puisqu'il est éternel, et comme il n'a pas à naître, nous ne pouvons le juger, jamais. Même avec notre autre langage, nous ne pouvons l'atteindre comme il atteint nos mémoires terrassées. Il n'est pas comme nous, il n'est pas jaloux, nous voulons qu'il le soit, pour nous guérir un peu. Lui ne fait qu'entrer en nous, il n'a pas d'espace défini, le Souffle, maintenant qu'il nous connaît, il sera partout où nous sommes, même dans le feu torrentiel terrestre où nous allons nous éparpiller et enfin exister. Satanées bénéfiques brûlures ! J'ai de nouveau mal, j'ai de nouveau peur, je pleure de nouveau. *Mes semblables*

Où sont-ils soliTerres ?

Nous ne partirons pas tant que nos mains ne seront pas soudées par le feu de la Terre et le froid du Souffle. Nageons vers nous, c'est ce que je fais. Je nage dans la Terre qui me brûle à la recherche de mes Frères, de mes Sœurs, que je pleure, que j'ai toujours pleurés dans mon ancienne torture, c'était donc ça ! c'était donc ça qui n'avait pas de mot !

Mystère soit le dénouement !

L'envol

Pas encore.

L'âme

à

nu

Je dis trop, j'en dis trop sur ce qui n'est pas *dicible*
Trop dire c'est maudire
Je me fais tellement parler que je n'avais pas vu que j'étais nue

Nue, *absolument* vulnérable
Au milieu des peaux de châtaignes farouches

Je parle trop, trop vite, je ne devrais pas, je devrais me taire, me grandir dans le Silence

Mais le Silence c'est le discours le plus dense, c'est le discours ultime

A trop parler, je suis silencieuse

Celles qui ne sont pas nées parlent pour ne pas parler, elles refusent ou ne sont pas prêtes encore à suivre le Silence pour le devenir. C'est ainsi. Ce n'est plus un jugement, il n'y a plus de jugement dans le doute absolu, ou peut-être dans son passé, s'il ne fait pas de distinction franche entre toutes les autres métamorphoses qui le précèdent.

Que faire maintenant que je suis nue ?

Me rhabiller ? Retourner dans les contingences ?

Me questionner ?

Fusionner dans mes semblables, et je l'affirme comme une question, comme un appel adressé à celles qui, comme moi, n'ont plus de nom.

Mystère soit le dénouement, ai-je dit il y a des millénaires, et je n'ai fait que le dire, même quand je parlais pour ne pas parler.

Fusionner dans mes semblables, car on ne naît pas seule donc on ne s'envole pas seule.

Combien sont-elles les autres âmes dans la barque ou le radeau à s'impatienter tranquillement de ma venue.

Béatitude énigmatiquement claire

Je l'ai dit il y a des millénaires

Mystère soit le dénouement

Jouons par deux fois en attendant !

Julien Chéron

e n s e m b l e

s é q u e n c e

Pays de l'ennemie de Frédéric Pouchol

(suite)

En mon pays où le sel vaut son
pesant d'or, me suis ajointé à tes
criques,
à tes falaises ravinées. J'ai ramassé
de ce sel érodé raclé à l'entrecuisse.

En une fiole autour du cou,
je transporte de tes marais
salins sur la place du village,
sous le regard des vilains.

*

En mon pays où la lumière a la peau
noire, j'ai astiqué ton ventre jusqu'au
sang et enroulé tes cris tes suies. En ai
fait des torches noueuses.

Je suis monté au village,
colportant le feu en trophée.

*

En mon pays où la seule épice est
le sang, j'ai butiné dans ta toison
couverte d'abeilles. J'ai récolté
de ton miel farouche.

Le ventre vide des femmes,
les édentés, les veufs en
réclament encore de cette
sève grisante.

*

En mon pays de marécages,
les hommes sont laids et les
femmes sont sales. J'ai relevé
tes jupons et frotté tes jambes
vaseuses.

J'en ai ramené de ce savon
dans mon pays qu'est bien
crotté, sous le regard
suspçonneux de la rivière.

*

En mon pays le pays sec j'ai retrouvé
sous les bras la rumeur du sang le fracas
de l'eau. La rumeur disait : point d'eau
douce. Ses eaux sont salées, épaisses ;
coincées en ses jambes sableuses.

*

En mon pays le vieux pays ta crinière
échevelée, ton rire éculé seyent à
merveille. Les gueux se délectent,
hument sous les jupons tes
pressentiments d'orages et
bourrasques.

*

Dans mon pays de ventres vides
et de jambes flasques, ton
ventre qui grossit de jour
en jour relèvent du Malin.

Je me tiens près de toi,
de jour, de nuit, le coutelas
à portée de main, de peur
qu'ils ne te plantent un épieu.

*

En mon pays reculé,
de ravins et vallons
j'ai colporté
ta dot humide,

ta nudité marchandée
trois jours de suite.

J'ai payé jusqu'au dernier
louis pour tes mouvantes
frontières.

*

En mon pays engoncé
entre deux cours d'eau
se sont ébruitées ta beauté,
tes jambes tièdes comme le lait.
Propagés par monts et chemins :
tes pays d'automne
retenus du bout
des lèvres.

*

En mon pays de jacqueries, de bêches
et de fourches levées au ciel, tu seras
mise à terre, fouillée, retournée comme
levain. Jusqu'à ce que le sang s'ensuive
gorgé de senteurs animales, de cendre
et feu de bois.

/...

Frédéric Pouchol

s é q u e n c e

l'atelier de traduction

BEI WEIN UND VERLOHRENHEIT, bei
beider Neige :

ich ritt durch den Schnee, hörst du,
ich ritt Gott in die Ferne – die Nähe, er sang,
es war
unser letzter Ritt über
die Menschen-Hürden.

Sie duckten sich, wenn
Sie uns über sich hörten, sie
Schrieben, sie
Logen unser Gewieher
Um in eine
Ihrer bebilderten Sprachen.

Paul Celan

Die Niemandsrose

S. Fichter Verlags GmbH, Frankfurt am Main

PAR LE VIN ET LA PERDITION, par
le déclin des deux :

je chevauchais dans la neige, tu m'entends,
je chevauchais Dieu dans le lointain - le proche, il chantait,
c'était
notre dernière chevauchée par-dessus
des haies humaines.

Ils se baissaient, quand
ils nous entendaient au-dessus d'eux, ils
écrivaient, ils
informaient de nos hennissements
l'un
de leurs langages imagés.

Paul Celan

La Rose de Personne

Traduction de l'atelier

DAS WORT VOM ZUR-TIEFE-GEHN,

das wir gelesen haben.
Die Jahre, die Worte seither.
Wir sind es noch immer.

Weißt du, der Raum ist unendlich,
weißt du, du brauchst nicht zu fliegen,
weißt du, was sich in dein Aug schrieb,
vertieft uns die Tiefe.

Paul Celan
Die Niemandsrose

LE MOT POUR ALLER-AU-FOND

que nous avons lu.
Les années, les mots pendant ce temps.
Nous en sommes toujours là.

Tu sais, l'espace est sans fin,
tu sais, tu n'as pas besoin de voler,
tu sais, ce qui dans ton oeil s'écrivait
nous approfondit le fond.

Paul Celan
La Rose de Personne
Traduction de l'atelier

UNTEN

Heimgeführt ins Vergessen
das Gast-Gespräch unsrer
Langsamen Augen.

Heimgeführt Silbe um Silbe, verteilt
auf die tagbinden Würfel, nach denen
die spielende Hand greift, groß,
im Erwachen.

Und das Zuviel meiner Rede :
angelagert dem kleinen
Kristall in der Tracht deines Schweigens.

Paul Celan

Sprachgitter

S. Fichter Verlags GmbH, Frankfurt am Main

DESSOUS

Rapatrié vers l'oubli
de l'entretien hôte de nos
lents regards.

Rapatrié syllabe par syllabe, réparties
parmi les dés aveugles au jour, après lesquels
s'agrippe une main joueuse, grande,
au réveil.

Et de mon discours l'excès :
couché auprès du petit
cristal en costume de ton silence.

Paul Celan

Grille de Parole

Traduction de l'atelier

1/ www.iguanaroja.new.fr

La revue « Iguana Roja » est née du désir de mettre en lumière des talents d'horizons divers et de faire partager une pluralité de regards. S'interrogeant sur les multiples facettes de la réalité des mondes et des cultures, la revue s'inscrit dans un mouvement de va-et-vient qui cherche le sens de ce qui unit le passé et le présent.

Une nouvelle source d'information et de réflexion est née sur le web, où se mêlent différents univers et différents langages (« Iguana Roja » est une revue trilingue : français, espagnol et italien).

« Iguana Roja » est divisée en quatre univers:

1. « Littérature » : publication de romans, nouvelles, et poèmes (en majorité inédits).
2. « Expositions » : galerie virtuelle de photographies et d'arts plastiques, mais aussi vidéos, musique.
3. « Regards sur... » : la philosophie, la politique, l'histoire... Il s'agit d'articles écrits par des penseurs venant de disciplines diverses. Les différentes catégories seront amenées à varier selon les auteurs et leurs champs de réflexion.
4. « Crisis » : publication d'extraits de la revue « Crisis ». Cette revue, créée par Federico Vogelius, parue en Argentine de 1970 à 1973, est l'œuvre des plus grands intellectuels et artistes sud-américains de l'époque. Engagée politiquement, « Crisis » n'a pas survécu à la dictature argentine et aux machinations du « Plan Condor », et reste encore aujourd'hui difficile à trouver.

Ximena Gonzalez

Directrice de la rédaction
iguanaroja@free.fr

2/ www.luxiotte.net

Les Chroniques de la Luxiotte informent sur la littérature et les arts contemporains. Ce magazine électronique ouvre également ses pages à la création avec les exigences d'une revue culturelle de qualité. Il utilise exclusivement Internet et les possibilités techniques ouvertes par ce nouveau médium pour sa diffusion. Destinées à tous les publics, ses pages sont toutes actuellement en accès libre.

Lancées en avril 1998 à partir de Luxeuil (une petite ville de l'Est de la France), les Chroniques de la Luxiotte ont d'abord été un site perso. Début 2001, le site est devenu un magazine auquel participent bénévolement une dizaine de personnes. A côté de chroniques régulières, le site présente des Brèves littéraires et des Brèves d'art remises à jour chaque semaine.

Liseurs, liseuses, lisières, c'est la partie consacrée à la littérature : elle présente principalement des chroniques ou des articles sur des livres, des éditeurs et des fiches bio-bibliographiques sur des auteurs. Arts, artistes & Co, la section ouverte aux arts, présente des chroniques sur des expositions, des pages sur des plasticiens. Côté création, deux rubriques ont été ouvertes : Textes en ligne, qui propose des textes inédits ou difficilement accessibles, et Carnets-photos. On peut également lire des Entretiens avec des écrivains, des plasticiens, des éditeurs, et des Dossiers.

Les Chroniques de la Luxiotte interviennent dans le cyberspace francophone. Mais son équipe commence à développer des parties du site en d'autres langues que le français, dans une perspective résolument européenne.

Alain Jean-André
aja@luxiotte.net

**3/ Appel à textes au profit
de l'association Laurette Fugain**

www.nouvelle-donne.net, rubrique « Appel à textes »
www.laurettefugain.org

*« Des oiseaux rares, aux plumes étranges, picorent des perles de
mots tombées de la planète Terre. »*

Zorica
zorica.sentic@wanadoo.fr

S u r f d e l ' é t é

Mireille Disdero .	39
Sophie Bykovsky .	40
Claude Hardenne .	42
Yourez .	43
Stéphane Méliade .	44
Pierre Lamarque .	48
Serge Marlot .	49
Thierry Brunet .	50
Jackson Warhol .	51

Lapageblanche_{septembre/octobre (2004) numéro (33)}

e-Poésies

Mireille Disdero

J'entends sa voix qui remonte la rue

Un camion-benne peine vers la butte. Des enfants dans le soleil plongent du haut de son regard. Je fais des bulles de savon avec la lumière. Me souviens des toits de la ville cirés de frais par la pluie. Puis soudain à l'envers il court jusqu'à se rattraper. A rebrousse-voie là-bas sur les quais, une table de bistrot dessine ses traits, rouge ébréché.

Ça le ferait presque pleurer...

Sa voix remonte la rue, derrière moi. Elle appelle. Je marche en cadence avec le vent, n'y pense que par instant. Souplesse. Impression d'une main qui me soulève du trottoir vieillissant. Impression d'un gant posé sur l'épaule des mendiants.

La nuit. Un homme dans une fourgonnette glisse sur l'asphalte et rêve d'un amour qui ressemblerait à ça. L'ombre agrippe cette image, une grenade prête à éclater dans les couloirs du cœur.

Sa voix remonte la rue depuis des années, sans plus m'entendre, sans raisonner.

Je me demande ce qu'il a perdu.

Chez moi devant la mer, je confie ses souvenirs à mon oreille... J'entends sa voix qui remonte vers moi. A tâtons. Je m'endors sans rêver dans un bruit flou de vague.

Ça le ferait presque pleurer...

Mireille Disdero

Sophie Bykovsky

Robert roule

Robert roule devant la maison
La maison est plate
Plate aussi est la terre vidée pour le jardin
Le jardin dru monte en jaune de plage sous les pommes
Les pommes sont rouges à droite, bronze à gauche
A gauche part la forêt où se cache la grosse
La grosse hésite entre Ferrari et garçon dedans
Garçon dedans est la grosse alors bien sûr, bien sûr maman va se fâcher
Maman va se fâcher tout brûler peine et vice sous le charme oblique
(oh quelle honte !)
Le charme oblique abrite un peu tous les malheurs du monde
(y compris les fumées des singes mal peignés et les baisers de biais)
Tous les malheurs du monde élisent domicile sous le gros gilet de papa
Papa s'endort partout, papa est-il malade ?
Est-il malade ce monde en rond où ne poussent que des bouleaux et
des leçons de Russe, des tanches aux yeux mous qui donnent la main à
papa, des totems constants, un jardinier funambule bulle, ma sœur
Ma sœur déesse aux ailes courtes a besoin de vent pour aller et de
plumes de paon et peut-être d'un don de trompe de Fallope (?), de
goût du martyr et de matin bleu
(j'ai tout en trop)
Matin bleu et la neige tombe
(qu'est-ce que ce Sud ?)
La neige tombe en hauteur incroyable, épaisse et drôle parce que
c'est avant

Avant les vieux confits de chaud, les bites-missiles, les petits discours
avec appuie-tête, la révolte au-delà
(qui regarde ?)

Au-delà c'est l'absence où tombe papa tombe, vodka-piments et
blague à tabac, papa tombe et maman prie
Maman prie *Toi mon Dieu de qui j'ai tant besoin* et chante l'Ave
Maria de Gounod à flanquer un massage cardiaque, oh ! qu'on
m'enferme donc dans Notre Dame de Toute Grâce le nez dans la
tapisserie de Lurçat, les mains pleines de cierges, avec au-dessus
la chaîne du Mont-Blanc bien calée qui apaise et appelle les âmes
simples, celles qui veulent de la galette et tressent des couronnes avec
les fleurs des prés

Les fleurs des prés dans les prés tout autour de la maison plate
La maison plate a un toit vert de bigoudis, de vagues
Vagues-vaguelettes qui sur le bassin répètent l'histoire vaguement
Sois un bon fils et retourne vite au pays
Au pays lequel ? alors papa plouf
Plouf plouf papa coule
Robert roule

Sophie Bykovsky

Claude Hardenne

Aube

Toujours de nouveaux chants se compose le monde
Tu es la chambre seule et noire dans la nuit
Le papier que tu griffes et la lueur du jour
A peine rutilant au lointain pur de l'ombre

Autour de toi au loin passent les avions
Les bateaux les autos les espoirs et les rêves
Les humains à tout faire à tout vivre s'ébrouent
Et tu les suis de loin calme vie isolée

Tu feras le chemin inverse des araignes
Détissant de ta toile une absence de règne
Vers ton futur sanglé de divine harmonie

Point du jour Le matin - Une paix infinie
Berce tes yeux meurtris de veille et de sanie
Les rayons du soleil sont des bras qui s'étreignent

Claude Hardenne

Yourez

Migration

Cet oiseau
Qui ne cesse de gazouiller tout près de moi
Qu'est-ce qu'il fabrique au juste?
Fallait-il parcourir tout ce trajet
Pour bâtir son nid
Au fond de mon cœur?

Yourez

Stéphane Méliade

*« quand le monde sera pétrifié
nous déplacerons l'air »*

Zbigniew Herbert, Pologne.

Léonard Cohen chante Famous Blue Raincoat

quand on l'écoute en marchant
on cherche une combinaison de pas
pour mouiller la pierre
et déclencher l'ouverture d'un passage

désir d'aller plus bas
on devient
fantôme noir en plein jour
esprit de centre-ville
traître à quelque chose
sans trop savoir à quoi
un prénom tracé sur un verre
une voiture garée quelque part
qu'on ne retrouve plus

aux nombreuses clés cassées dans les portes
-leur disposition dans la ville
forme l'exacte carte du ciel-

quand on l'écoute en marchant
on devient la femme de tout le monde

et la femme de personne
avec des sacs remplis d'objets brillants
qui brûlent la main et l'épaule
et une bouche malheureuse
qui avale les gens

pris d'une envie de pisser qui n'en est pas une
qui envahit tout le milieu de la nuit
simple prétexte
pour dessiner quelque chose
dans l'eau
et se dire que c'est d'avoir trop bu la voix

vers la fin de la chanson
il y a une autre voix derrière la guitare
une voix de femme qui fait ouuh ouuh
quelques secondes seulement
c'est comme un achèvement
un sommet qui surprend
placé tout en bas de la pente
dans la rondeur du flanc

on fait alors le geste de saisir un crayon
pour écrire sur son corps
- qui ne valait plus rien-
un prix plus élevé que prévu

et des bateaux remplis d'esclaves
partent de nos yeux
vers de plus grandes lumières

Stéphane Méliade

Conversations croisées imprimées sur vos jambes

on m'a fait part d'une scène
où nous nous faisons face
sur le point de nous parler
quand le téléphone sonne

à l'autre bout du fil
c'est aussi votre voix
j'essaie de vous le dire avec les yeux
sans trahir ni l'une ni l'autre
de vos moitiés

un parfum diffusé dans l'air
nous rend très polis
et nous nous disons vous
j'écoute votre question
en m'efforçant d'y répondre
seulement après

sincèrement
si j'étais une fleur
est-ce que vous m'offririez ?

oui
répond une petite voix qui fut la mienne
et en face de moi
vous placez vos jambes
dans une position qui semble avoir un sens

j'oubliais me dites-vous
je suis en votre compagnie
désirez-vous vous dire bonjour ?

si vous voulez mais alors seulement un peu
répond le grand portrait de moi plus tard
accroché au mur

je voudrais encore
que nous puissions nous surprendre
je voudrais que nous puissions surgir
de toutes les ouvertures pratiquées dans la maison

après avoir raccroché je vous lis
je vous déchiffre à certains détails
comme l'évolution de votre couleur
où la suite de lettres que forment
vos différentes façons de croiser les jambes

et j'appuie gentiment avec mes pieds
sur les autres pieds qui dépassent
pour jouer à faire semblant
d'être assis tout seul

Stéphane Méliade

Pierre Lamarque

Guillaume rêve dans un cachot
Anne marche dans la rue qui dort sous la lune

*

peut-être qu'elle n'existe pas
mais

*

je l'aime

une horloge dans la nuit
une carte des maquis
un feu dans la cheminée

P.

L.

Serge Marlot

Les sanglots longs

Il y a eu une fois comme on s'aime
L'escalier du ciel descendu
Chaque pas arrachant sa rose
Et d'abîmes s'enveloppant

Il y a eu une fois comme on pleure
La rumeur casse-cou des mains
Marée montante et atout cœur
L'œil dérobant le paysage

Il y a eu une fois la mémoire
Emouvante en amante émue
Dans la ruelle des regrets

Il y a eu une fois le remords
En pointillés sur le rocher
Où se ressource la confiance.

Il y a eu une fois comme on sème.

Serge Marlot

Thierry Brunet

Point sublime

Supposer un nouveau point sublime.
Se propulser en substance entre l'anthracite,
Le jaune de cobalt ou le rouge cramoisi d'une toile de Rothko.

Lire la ville sur un axe déterminé ;
Afin de nier quelques privilèges subreptices.

Forêt sonore et sensorielle des origines ;
Cartographie étrange d'une émotion variable ;
Associer mon parfum indéfectible à ces pages de béton et d'acier.

Le schéma d'un scénario tout en perspectives
S'attache aux traces d'un personnage inquiétant.

« Comment être humain à condition ? »

Epure d'une errance fictive.
Révélation d'une niche temporelle réservée à l'oubli.

(Les rêves s'y cogneront aux murs
Pour rebondir en uppercuts ou directs au foie
Selon les jours de la semaine)

Le 14 Octobre sera consacré aux funambules morts.
Chérubin digital,
Tu couleras l'ambrosie dans les gorges en partance.

Ainsi, les grands voyageurs attesteront que pendant huit secondes, au
moins, nous existions

cruellement risibles
mais nobles.

Jackson Warhol

petite mort

Un bruit métallique, c'est la dernière chose qu'il entend, juste avant que la balle ne perce son front. Son corps inhabité jonche le sol d'un boulevard quelconque.

Après-midi rose pastel, futile et nonchalant, les passants jouent aux curieux, habités du pouvoir inquisiteur exquis des balades tranquillissantes de quatre heures.

Notre homme est là (enfin ce qu'il en reste, car si l'on s'accorde à dire que la seule différence notable entre autres humains soit les traits de son visage, alors de lui ne reste rien, si ce n'est ce corps désarticulé dont on a oublié qu'il eut un nom).

Avant qu'il ne devienne cette silhouette à la craie, il aura été photographié trente sept fois, identifié deux fois, puis palpé et emballé.

Entre les pompiers, la police, et les pompes funèbres, ce sera en tout dix sept personnes qui auront eu à faire avec ce pauvre homme. (Comme la mort est docile)

Jackson Warhol

la page blanche

septembre/octobre(2004)numéro(33)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de publication :

Pierre Lamarque

Direction de rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Philippe Bray

Gina Puicà

Serge Muscat

Sophie Bykovsky

Julien Chéron

Frédéric Pouchol

Johannes Finckh

Mireille Disdero

Claude Hardenne

Yourez

Stéphane Méliade

Serge Marlot

Thierry Brunet

Jackson Warhol

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2004 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.